**Joseph Martinetti - Géraldine Djament-Tran, Rome
éternelle, les métamorphoses de la capitale**

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6591>

DOI : 10.4000/cdlm.6591

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 441-446

ISBN : 978-2-914-561-58-7

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

« Joseph Martinetti - Géraldine Djament-Tran, Rome éternelle, les métamorphoses de la capitale », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 84 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6591> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6591>

Géraldine Djament-Tran, *Rome éternelle, les métamorphoses de la capitale*, Paris, coll. « Mappemonde », Belin, 2011, 206 p.

Avec cet ouvrage, qui est une version remaniée de sa thèse, Géraldine Djament-Tran propose une lecture originale et novatrice de la spatialité urbaine romaine, évoquant en effet huit cent années d'histoire d'une ville d'exception. Ce riche travail traite d'une ville considérée à juste titre comme la plus emblématique d'un monde méditerranéen dont elle a pu réaliser l'unité. Mais il nous invite également à redéfinir les liens entre l'histoire et la géographie.

Géographe de formation, l'auteur s'interroge sur les raisons de la « durabilité » de la « Ville éternelle ». Pour cela, elle définit quatre temps forts dans la longue histoire de l'*Urbs* et met en relief l'étonnante capacité de cet organisme urbain à s'adapter à des contextes géopolitiques mouvants. Par une série de métamorphoses complexes, sans cesse renouvelées, Rome parvient à surmonter l'obstacle du temps. Elle sait surmonter sa marginalisation, effective depuis la perte de son statut de capitale impériale dans l'Antiquité, et réussit, à trois moments clés de son histoire séculaire, à reconstituer un « système spatial » cohérent lui conférant une centralité renouvelée. Au XIII^e siècle, sous l'impulsion d'Innocent III, elle acquiert ainsi un rôle majeur dans l'organisation de l'Occident chrétien. Puis, malgré une mise en périphérie du monde méditerranéen observable à partir du XV^e siècle, la Papauté parvient à animer le mouvement de Contre-réforme qui, au XVI^e siècle, ouvre à son influence les Empires du Nouveau Monde. Au cours d'un long débat politique, elle est enfin habilitée au XIX^e siècle à devenir la capitale de la jeune nation italienne en étant idéalement placée à la charnière des « deux Italies ». Ce nouveau statut, reposant sur sa dualité de capitale politique nationale et de capitale de la Chrétienté catholique, lui permet de figurer dans le cercle fermé des grandes métropoles mondiales.

La thématique géohistorique développée par l'auteur est réellement stimulante. Elle témoigne du renouvellement profond de la géographie dans une relation étroite et décomplexée avec l'histoire et le concept de longue durée. L'ambition chronologique de cette entreprise scientifique peut dans un premier temps étonner les historiens. Désormais accoutumés à déconstruire les limites conventionnelles des grandes périodes historiques, ils restent en effet très majoritairement attachés à une spécialisation périodique. Aussi jugeront-ils avec circonspection le vaste tour d'horizon proposé par G. Trament-Djan. Son récit géohistorique débute en effet bien avant le XIII^e siècle pour aboutir à la situation de la Rome actuelle.

Son étude de cas urbain ne se définit pas comme une nouvelle monographie historique et nous renvoie plutôt à l'acception d'une *histoire globale*. Aussi l'auteur nous invite-t-elle à une réflexion sur l'utilisation du temps, de l'histoire et de ses sources par les géographes, nous permettant de résumer un long passé de proximité et de rivalités, de dépendances et d'indifférence entre ces deux disciplines. Longtemps inféodée à l'histoire et limitée au seul rôle consistant à lui fournir un cadre physique généralement statique, la géographie classique française s'est partiellement affranchie de l'histoire en se recentrant sur l'étude des milieux naturels et des aménagements agraires. Mis en garde par Lucien Febvre (1922) dans un magistral essai sur le déterminisme, les géographes aborderont avec prudence les faits politiques et sociaux. Aussi malgré leur pertinence, la géographie historique autour de Roger Dion ou la géographie politique de Jacques Ancel (1936) vont-elles dès lors occuper une position marginale au sein de la géographie de la première moitié du xx^e siècle. L'affirmation d'une démarche quantitative à partir des années 1960 va contribuer à éloigner les géographes du temps et les amène à privilégier, non sans dérives positivistes, des formes de déterminisme localisationnelles. Autour d'Yves Lacoste qui réhabilite la pensée d'Elisée Reclus dans les années 1970, histoire et politique sont réintégrées dans le champ de réflexion géographique. Elles y sont également invitées par Fernand Braudel lui-même, qui crée à ce moment-là le concept de géohistoire et propose un décloisonnement disciplinaire permettant de considérer espace et temps comme des catégories sociales légitimement utilisables par l'histoire comme par la géographie. À la suite de Bernard Lepetit ou de Daniel Nordman, l'histoire intègre alors l'espace dans ses problématiques en le considérant comme un construit des sociétés. Ce « tournant spatial » de l'histoire permet de mesurer le poids des enjeux spatiaux dans les dynamiques d'une société. De leur côté les géographes retrouvent le goût des études diachroniques. Avec Jean-Robert Pitte ou Xavier de Planhol, ils reprennent le flambeau des grandes fresques tandis que le retour du politique permet un fulgurant regain de la géographie politique et de la géopolitique investissant le temps comme un de leurs concepts centraux.

Pour sa part, l'ouvrage de Géraldine Djament-Tran nous renvoie à une « histoire globale » dans l'esprit des travaux de *géohistoire* de Christian Grataloup. Il s'inscrit donc dans une école de pensée qui revendique le temps et les échelles temporelles pour comprendre l'espace des sociétés et ses dynamiques. Son corpus théorique repose sur le concept de système et sur les néologismes qui en sont issus (« systémogénèse », « systémolise »...) concepts insuffisamment explicités par ailleurs dans l'ouvrage, l'auteur supposant abusivement qu'ils sont compris et pratiqués par tous les géographes. Sa *Rome éternelle* est ainsi une des premières applications à l'échelle micro-territoriale de la méthode géohistorique. Il est vrai que l'espace urbain romain constitue un « morceau de choix » pour associer dans une même démarche temps et espace, préférable à celui de la « jeune » Berlin qui a intéressé la chercheuse dans des travaux antérieurs. À la différence des tenants d'une géographie plus classique qui auraient évalué dans la géographie romaine « le poids de l'histoire » pour comprendre les caractères majeurs de la cité contemporaine, G. Djament-Tran assume une structuration chronologique de son ou-

vrage. C'est en géographe qu'elle rend compte des dynamiques spatiales du passé en interprétant, toujours en géographe, les sources historiques qu'elle sera amenée à consulter.

Pour le ^{xix}^e siècle, au moment où Rome est amenée à assumer une double fonction de capitale religieuse et de capitale nationale, l'auteur a exploité les actes parlementaires qui retranscrivent le débat politique sur le choix de la capitale du nouvel État unitaire. Par contre, pour les autres périodes, elle s'appuie essentiellement sur des travaux historiques et élude la question centrale que soulève leur utilisation en seconde main, en vue d'une interprétation « panoptique » du passé.

En conséquence, ce travail séduisant et riche ne peut esquisser certaines remarques. Elles concernent essentiellement la méthode retenue. Même si l'auteur veut se prémunir contre certaines dérives spatialistes, bien définies par Michel Lussault dans le *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés* (2002), elle n'évite pas, par un excès de néologismes, une tendance au scientisme. On note également tout le long de l'ouvrage une juxtaposition de faits chronologiques, certes détaillés, mais mal reliés à des interprétations scientifiques souvent redondantes. L'auteur semble être écartelée entre la richesse de son récit géohistorique et sa volonté trop systématique de lui donner une dimension théorique. Les systèmes spatiaux consécutifs qu'elle expose restent empreints d'un déterminisme à la tonalité souvent biologique. La *systémogénèse* décrite à la page 17, évoque plus une méthode expérimentale des sciences de la vie qu'une construction socio-spatiale réalisée par des acteurs et leurs rivalités de pouvoir. Inversement, l'accent n'est pas suffisamment mis sur les conflits d'intérêts et de représentations qui prévalent à l'origine de ces systèmes successifs. La nuance entre le *système spatial* que serait la Rome pontificale et le *système spatialisé* qu'est le Languedoc viticole, présenté jadis par Frank Auriac (p. 21), reste opaque pour les non-initiés. Pourquoi de même réserver le terme de système à des organisations spatiales cohérentes supposant par là-même que Rome n'a « fait système » qu'à trois moments de son long passé ? Toute organisation spatiale même inopérante, déséquilibrée et incohérente relève du système spatial. Les graphiques qui rappellent les pratiques d'une géographie systémique environnementaliste des années 1970 et 1980 ne sont également pas faits pour éclaircir le lecteur. La référence à un principe d'Aix (p. 40) n'est pas explicitée. De quel Aix s'agit-il et de quel principe ? Souhaitant se protéger d'une interprétation téléologique de l'histoire, ses propos n'en sont souvent pas exempts. L'évocation d'un processus classique de transformation de la centralité politique en centralité religieuse nous laisse quelque peu sceptique, sous-entendant l'existence d'une loi de l'histoire dans les processus urbains. Colette Vallat¹, qui à la suite d'Anne-Marie Seronde-Babonaux a rédigé une thèse remarquée sur la Ville éternelle, laisse transparaître son scepticisme dans la préface élogieuse qu'elle consacre à l'ouvrage. Elle conclue sa préface en « plaquant » un extrait de l'ouvrage et semble inviter modestement le lecteur à déchiffrer lui-même les arcanes

1. Colette Vallat, *Rome et ses « borgate », 1960-1980. Des marques urbaines à la ville diffuse*, Paris, De Boccard / Rome, EFR, 1995. Anne-Marie Seronde-Babonaux, *De l'Urbs à la ville. Rome, naissance d'une capitale*, Aix-en-Provence, Édisud, 1980.

de l'énoncé : « elle [l'auteur] note avec subtilité que l'existence d'un simple lien ou la proximité d'un voisinage ne suffisent pas à comprendre une inter-spatialité qui relève au même moment de l'interface, de l'emboîtement et de la co-spatialité ».

Ces concepts issus des théories de la spatialité formulées par Jacques Lévy méritent une clarification, *a fortiori* dans ce qui en est une application pratique. L'inflation *néologisante* nuit à la portée scientifique de l'ouvrage. La fameuse méthode « comprimante » exposée par l'auteur, s'inspirant d'un ouvrage de Gunther Grass, n'est ni plus ni moins qu'un appel aux représentations et à leur réactivation par des acteurs politiques soucieux de légitimer leurs actions en se réclamant d'un passé mythique et symbolique. La durabilité de Rome réside indéniablement dans la force de son mythe urbain, hérité de la période romaine antique, païenne et chrétienne, mythe que des considérations géopolitiques permettent à plusieurs reprises de remettre en selle, en particulier à travers le concept d'Occident chrétien. Le mythe romain aurait mérité, comme l'a fait Lewis Mumford en son temps, une analyse plus approfondie de ses fondements idéologiques, culturels et politiques selon une déclinaison diachronique. Si Athènes est citée brièvement par l'auteur, on regrette également la quasi-absence de références à des villes « durables » équivalentes, en Méditerranée ou ailleurs.

En conclusion, cette application micro-géographique de géohistoire suscite des commentaires paradoxaux. Si elle ouvre des perspectives intéressantes à une géographie qui peut intégrer sans complexe le temps dans ses analyses, elle reste entravée par une volonté trop radicale de scientificiser le discours du géographe.

Joseph MARTINETTI
Université de Nice Sophia Antipolis
CMMC